



PHILHARMONIE DE PARIS

THE VELVET UNDERGROUND

UNE EXPOSITION

NEW YORK EXTRAVAGANZA

DU 30 MARS AU 21 AOÛT 2016



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

philharmoniedeparis.fr - 01 44 84 44 84

(M) (T) Porte de Pantin

AIRFRANCE



Mairie de Paris



DEEZER



arte



TimeOut



RATP



L'Espresso



GRAZIA



ANOUS PARIS



Le Monde



DIMANCHE 3 AVRIL 2016 – 20H30

GRANDE SALLE

John Cale présente :

The Velvet Underground & Nico

John Cale

Dustin Boyer, guitare

Deantoni Parks, batterie

Joey Maramba, basse

Et invités :

Étienne Daho

Peter Doherty (The Libertines)

Carl Barât (The Libertines)

Avey Tare (Animal Collective)

Geologist (Animal Collective)

Panda Bear (Animal Collective)

Lou Doillon

Nick Franglen (Lemon Jelly)

Mark Lanegan

Saul Williams

Ce concert fait l'objet d'une captation audiovisuelle et sera diffusé à partir du 21 mai sur les sites concert.arte.tv et live.philharmoniedeparis.fr. Il sera également diffusé sur la chaîne Arte le 11 juin.

FIN DU CONCERT VERS 22H.

C'est aux pinceaux d'un Juan Gris, d'un Albert Gleizes qu'aurait dû revenir le privilège d'un portrait définitif de John Cale. C'est à l'art de l'éclatement des volumes, de la multiplication des angles que ces deux précurseurs du cubisme ont initié qu'aurait dû échoir l'épineuse mission de saisir les innombrables facettes d'une personnalité musicale parmi les plus complexes et insolites de son temps. Or si le visage osseux du musicien et producteur gallois mérite incontestablement le regard d'un maître, il n'est pas sûr en revanche que l'intéressé se prête volontiers au jeu du modèle. Pour comprendre le malaise, il n'y a qu'à voir la manière dont il s'est plu à illustrer nombre de ses pochettes de disque au cours de sa carrière. Sur celle de *Vintage Violence*, il a le visage enduit d'une couche de cire. Sur *Academy in Peril*, il devient puzzle dans une série de diapositives réalisées par Andy Warhol, son « protecteur » du temps du Velvet Underground. Sur *Helen of Troy*, on le surprend prisonnier d'une camisole de force. Plus inquiétant, sur *Guts*, il porte un masque à la Hannibal Lecter. Tandis que sur *Animal Justice*, il est attaché à un poteau d'exécution les yeux bandés... Jusqu'au visage écrasé de la couverture de son autobiographie¹ incitant à conclure que John Cale, décidemment, n'a jamais pu se voir en peinture.

Or ce sabotage auto-infligé (titre de l'un de ses albums live) ne s'arrête pas à l'image. N'attendez aucune indulgence de sa part à propos de l'œuvre, par exemple lorsqu'il confesse en être souvent arrivé à haïr ses chansons. L'insatisfaction, la haine de soi, le masochisme peut-être, serait-il donc le moteur de ce génial énergumène au parcours cabossé, à la discographie biscornue, à la paranoïa légendaire, aux prestations parfois dantesques (il lui arrivera de décapiter des poulets sur scène) et à la création aussi riche que dispersée reposant tantôt sur un sens de l'harmonie des plus sûrs – l'album *Paris 1919* en est l'aboutissement – tantôt sur la dissonance la plus critique ? Comme si tout chez lui devait forcément relever de l'exercice d'équilibre, entre quête expérimentale et succès populaire, obscurité rassurante et lumière insoutenable, entre raison et folie.

De son pays de Galles natal, il ramènera la lumière d'une mère aimante, joyeuse et musicienne qui le met très tôt au piano, et le côté ombrageux d'un père peu causant que le travail au fond d'une mine a brisé. De ses années d'apprentissage, il retiendra le plaisir de s'exercer sur les grandes orgues de l'église de son village et le déplaisir de devoir subir en même temps les

1 What's Welsh For Zen (Diable Vauvert)

attouchements de l'organiste. C'est ainsi : à la méfiance instinctive que lui inspirent le monde et la vie en général, il oppose une foi acharnée dans la musique, matière que ce surdoué va appréhender de façon académique via écoles et conservatoire avant d'atterrir à New York au début des années 1960 où de la théorie il passe à la pratique sous la tutelle de deux gourous de l'avant-garde, La Monte Young et John Cage.

Quand ce dernier l'incite à « *ne pas avoir peur du chaos* », l'intéressé suit le conseil au-delà de toute espérance, et de toute prudence. Et Cale, dont le bagage rock'n'roll est quasiment nul, qui avoue « *que le battement sourd au début du Sacre du Printemps fut le premier morceau de rock que j'ai entendu* », va changer la face de cette musique en électrifiant son alto et en y injectant l'enivrant poison de la dissonance. Avec le Velvet Underground, il ne contribue pas seulement à effacer toute notion de romantisme, il redéfinit la palette sonore du genre avec une puissance et une radicalité qui va aboutir en 1968 à *White Light White Heat*, album-séisme dont les secousses se ressentent encore aujourd'hui dans les fondations mêmes du rock via le punk et la musique industrielle.

On sait que sa relation avec Lou Reed n'y survivra pas. Mais aussi que les acquisitions de cette période seront multiples et irréversibles au plan musical. Sa contribution à l'album *The Velvet Underground & Nico*, longtemps minimisée par Reed, n'a cessé de s'affirmer au fil du temps. Si Reed savait comme nul autre miniaturiser l'univers glauque et pervers dans lequel il aimait évoluer pour en extraire des chansons étincelantes, dures et éternelles comme des diamants – ces *Femme Fatale*, *Venus in Furs*, *All Tomorrow's Parties*, *I'll Be Your Mirror* – c'est aux idées sonore que Cale introduisait, directement héritées de sa maîtrise du contrepoint et du mouvement chromatique, qu'on leur doit ce charme vénéneux qui s'exerce encore aujourd'hui avec la même prégnance.

On comprend dès lors qu'il ait souhaité se réapproprier un répertoire auquel il a tant apporté, opportunité que lui offre aujourd'hui la Philharmonie de Paris. Si Cale n'a jamais renoncé au rock, ni renié sa contribution au sein du Velvet, la suite de sa carrière va révéler l'étendue d'une imagination musicale plus transgressive encore, avec des possibilités techniques en rapport, de sa collaboration avec le pionnier de la musique électronique Terry Riley sur *Church of Anthrax* à la pop élégiaque de *Paris 1919* ou *Slow Dazzle*, de ses

aller-retours vers la musique orchestrale sur *Academy in Peril* ou *Words for the Dying* (sur des textes de Dylan Thomas) aux chansons spectrales de *Music for a New Society* (réédité et réarrangé dernièrement), jusqu'à ses productions décisives pour Nico, les Stooges ou Patti Smith. En cinquante ans de carrière, John Cale aura su ainsi imposer une voix, une présence et plus qu'un style, une folie dont à la fin de son autobiographie, il dit être toujours en train « *de dénouer les fils* ».

Francis Dordor

Producteur : Nita Scott - ARM Productions
Équipe ARM : Abigail Portner – Rob Verschoor – Sjors Schuitemaker – Glenn Max –
Randy Woolf – Ralph Esposito

CONCERT

RETROUVEZ CE CONCERT

SUR CONCERT.ARTE.TV

ET SUR LIVE.PHILHARMONIEDEPARIS.FR

arte  NCERT



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

